



HAL
open science

Boia chi molla!. Les nouvelles générations néofascistes italiennes face à l'(in)action violente

Stéphanie Dechezelles

► **To cite this version:**

Stéphanie Dechezelles. Boia chi molla!. Les nouvelles générations néofascistes italiennes face à l'(in)action violente. Cultures & conflits, 2011. hal-01796446

HAL Id: hal-01796446

<https://hal.science/hal-01796446>

Submitted on 20 May 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Boia chi molla ! ¹

Les nouvelles générations néofascistes italiennes
face à l'(in)action violente

Stéphanie DECHEZELLES

Stéphanie Dechezelles est maître de conférences en science politique à Sciences Po Aix (EA CHERPA) et associée à SPIRIT (UMR 5116). A partir de l'étude des militantismes juvéniles dans les principaux partis de « droite » et d'« extrême droite » en Italie, sa thèse insiste sur l'importance des cultures militantes dans la compréhension mutuelle des ressorts de l'engagement et des modes d'organisation des partis. Parmi ses publications : « Des vocations intéressées ? Les récits d'engagement des jeunes de Forza Italia à l'aune du modèle rétributif du militantisme », Revue française de science politique, 59 (1), 2009 ; « Héritiers fascistes et orphelins padans en Italie », in Christophe Traini (dir.), Emotions... Mobilisation !, Paris, Presses de Sciences Po, 2009 ; Passer à l'action. Les mobilisations émergentes, Paris, L'Harmattan, 2007 (avec S. Cadiou et A. Roger).

Contrairement aux images stéréotypées de l'Italie touristique (douceur de vivre, *dolce vita*, etc.) ², les discours ou actions violents viennent fréquemment marquer l'actualité non seulement sociale mais aussi politique de ce pays. Si les attentats terroristes ont pris fin avec les « années de Plomb ³ », divers épisodes de violence à caractère politique ont défrayé la chronique contemporaine : hooliganisme d'extrême droite dans les stades, lynchages d'immigrés par des groupes néo-nazis, appels d'Umberto Bossi aux « Kalachnikov padanes ⁴ » au début des années quatre-vingt-dix, mort du

1. « *Honte à celui qui abandonne !* » : slogan forgé par Roberto Mieville durant son cantonnement dans un camp américain à la fin de la Seconde guerre mondiale. Il en fait le slogan du *Raggruppamento Giovanile Studenti e Lavoratori*, organisation juvénile du parti néofasciste – le *Movimento Sociale Italiano* (MSI) – créé en 1946. C'est surtout lors des émeutes de Reggio-Calabria en 1970 qu'il a fait florès.
2. Margarito M. (ed.), *L'Italie en stéréotypes : analyse de textes touristiques*, Paris, L'Harmattan, 2000.
3. Sommier I., *La violence politique et son deuil. L'après 68 en France et en Italie*, Rennes, PUR, 1998.
4. La Padanie est un État imaginaire dont la Ligue du Nord réclame l'indépendance. Elle correspondrait aux régions septentrionales actuelles de la Péninsule jusqu'à la Toscane et l'Émilie-Romagne. Avanza M., *Les « purs et durs de Padanie »*. *Ethnographie du militantisme nationaliste à la Ligue du Nord, Italie (1999-2002)*, Thèse de sociologie, ENS Cachan, 2007.



jeune altermondialiste Carlo Giuliani et sévices dégradants infligés par les forces de l'ordre aux manifestants au contre-sommet du G8 à Gênes en juillet 2001, assassinat du professeur de Droit du travail Marco Biagi par les Nouvelles brigades rouges en 2002... Depuis la période unitaire, l'histoire italienne se caractérise par un recours fréquent à des *répertoires*⁵ ou des *grammaires*⁶ d'action violente. Bien que de nature différente et d'intensité relative, tous ces recours à la violence, délibérés ou imprévus, dans les discours et dans les actes, contre soi ou les autres, ont pour point commun d'émaner de *groupements*⁷ – clandestins ou institutionnels – qui sont rangés ou qui se classent eux-mêmes comme *politiques*⁸.

L'usage de répertoires de mobilisation politique violents est particulièrement fréquent au sein des organisations et mouvements situés à l'« extrême droite », notamment ceux qui se réclament du néo/post-fascisme. Si dans la sphère clandestine, différents groupes optent pour des actions terroristes de 1969 à 1982⁹, dans la sphère institutionnalisée et partisane, des membres du parti néofasciste *Movimento Sociale italiano* (MSI), et en particulier de son organisation de jeunesse – le *Fronte della Gioventù* (FdG) – sont régulièrement mêlés à des échauffourées, à des combats de rue parfois mortels avec des militants trotskystes, maoïstes ou communistes. Mais depuis les années 1990, marquées par d'importants changements dans le système partisan¹⁰, les militants du principal parti héritier du MSI – *Alleanza Nazionale* – ainsi que les membres de ses organisations de jeunesse – *Azione Giovani*, *Azione Studentesca* et *Azione Universitaria* – se caractérisent plutôt par la quête et/ou l'obtention de mandats électifs locaux et nationaux. En effet, le MSI disparaît à l'occasion du congrès de Fiuggi en 1995, durant lequel deux nouveaux partis se constituent : *Alleanza Nazionale* qui se lance dès lors sous l'impulsion de son leader Gianfranco Fini dans une stratégie d'alliance et de gouvernement avec Silvio Berlusconi¹¹ ; et le *Movimento Sociale – Fiamma Tricolore*, présidé par Pino Rauti, plus hostile aux compromis et qui préfère rester sur des posi-

5. Tilly C., *The Politics of Collective Violence*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.
6. Siméant J., « Violence d'un répertoire. Les sans-papiers en grève de la faim », in Braud P. (ed.), *La violence politique dans les démocraties européennes occidentales*, Paris, L'Harmattan, 1993, pp.315-338.
7. Lagroye J., *Sociologie politique*, Paris, Presses de Sciences Po et Dalloz, 2006.
8. Oberschall A., *Social conflict and social movements*, Englewood Cliffs (NJ), Prentice-Hall Inc., 1973 ; Braud P., *Violences politiques*, Paris, Seuil, 2004.
9. Pour les chiffres respectifs des actions violentes et de leurs conséquences entre forces de l'« extrême droite » et de l'« extrême gauche », voir Galleni M., *Rapporto sul terrorismo*, Milan, Rizzoli, 1981. Selon les chiffres du ministère de l'Intérieur, 67,5 % des actions violentes (rixes, actions de guérilla, destructions matérielles) commises entre 1969 et 1980 seraient imputables aux premières, avec un bilan de 150 personnes tuées.
10. Les organisations dominant la vie politique d'après-guerre disparaissent et/ou se recomposent : la *Democrazia Cristiana* sur les terres « blanches » (Lombardie, Vénétie, etc.) et le *Partito Comunista* sur les terres « rouges » (Émilie-Romagne, Toscane, Marches, Ombrie). Malgré une forte disqualification de la classe politique suite aux procès liés à Tangentopoli, les taux d'adhésion militante demeurent en Italie plus élevés que dans les autres pays européens. Voir Muxel A. et Cacouault M. (ed.), *Les jeunes d'Europe du Sud et la politique. Une enquête comparative France, Italie, Espagne*, Paris, L'Harmattan, 2001.

tions idéologiques plus radicales qui lui ferment en contrepartie l'accès aux postes de pouvoir ¹². Le principal parti néofasciste est donc passé en quelques années de la marginalisation politique à la pleine participation à l'exercice du pouvoir : le parti arrive au gouvernement en coalition avec *Forza Italia* d'abord en 1994, puis de 2001 à 2006 avec *Forza Italia*, la *Lega Nord*, le *Nuovo partito Socialista*, les démocrates-chrétiens du *Centro Cristiano Democratico* et des *Cristiani Democratici Uniti*. En 2008, *Alleanza Nazionale* fusionne avec *Forza Italia* au sein d'une nouvelle entité, le *Partito della Libertà*, qui signe un accord de coalition au Nord du pays avec la *Lega Nord* et au Sud avec le *Movimento per l'Autonomia*. Le secrétaire d'*Alleanza Nazionale*, Gianfranco Fini, est nommé vice-président du Conseil de Silvio Berlusconi de 2001 à 2006 et ministre des Affaires Etrangères à la fin de cette même législature.

Dès lors, pour ceux qui ont choisi de demeurer dans le parti en voie d'institutionnalisation, comment gérer le passage du recours à l'action militante violente (et de sa valorisation) à une stratégie de conquête puis d'exercice de responsabilités politiques ? De quelle façon les membres d'une organisation politique socialisés et aguerris aux combats, abandonnent-ils des pratiques inscrites dans les corps et dans les habitudes ? Quels sont les modes d'action substitutifs et compensatoires à la violence physique, autrefois érigée en norme d'engagement ? Quelles conséquences ce changement de cap tactique a-t-il, tant sur le collectif que sur les trajectoires militantes individuelles ?

Cet article se donne ainsi pour ambition de participer à la compréhension des conséquences du processus d'abandon (apparent) des registres violents de mobilisation et d'action collective. Il s'agira aussi de se pencher sur les effets de cette *forclusion* ¹³ de la violence sur les trajectoires et l'engagement de jeunes militants d'*Alleanza Nazionale*. Il s'appuie sur l'exploitation d'un corpus réuni en 2001-2002, composé à la fois d'entretiens biographiques (30) réalisés auprès de jeunes âgés de 14 à 32 ans, de matériaux produits par les organisations (livrets, programmes, statuts, fanzines, tracts, sites web, chansons...) et de sessions d'observation directe de moments militants collectifs en Vénétie et en Émilie-Romagne. Les individus interviewés occupent des places différentes dans l'organisation : militants sans charge, responsables provinciaux ou régionaux, élus locaux, ce qui permet de tester la variation potentielle des comportements en fonction de différents critères ¹⁴. Définies comme

11. Par la suite, Gianfranco Fini a fait des déclarations ou des propositions tactiques qui rompent avec le socle idéologique de son parti : discours au Yad Vashem en 2003 sur l'horreur des crimes nazis et des lois raciales, proposition d'accorder le droit de vote aux immigrés aux élections municipales et de dépenaliser la consommation de drogues douces en 2004, soutien au référendum sur la procréation assistée en 2007.

12. Kitschelt H. et Mac Gann A.J., *The Radical Right in Western Europe*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1995 ; Ignazi P., *Postfascisti ? Dal Movimento Sociale Italiano ad Alleanza Nazionale*, Bologne, Il Mulino, 1994 ; Tarchi M., *Dal MSI ad AN*, Bologne, Il Mulino, 1997 ; Chiarini R. et Maraffi M. (ed.), *La destra allo specchio. La cultura politica di Alleanza Nazionale*, Venise, Marsilio, 2001.

13. Sommier I., *op. cit.*

« jeunes » par les statuts des organisations, les personnes interrogées sont surtout assignées par les « adultes » à certaines positions (souvent subalternes) et à certaines fonctions (souvent d'importance secondaire). S'intéresser aux populations les moins âgées au sein des partis implique donc de tenir compte des effets de domination générationnelle exercée par les « plus âgés » qui, en échange de petites mains dociles et de la fermeture provisoire des positions de pouvoir, octroient souvent aux groupements juvéniles le statut de vivier concurrentiel¹⁵ et la fonction (vécue à la fois comme gratifiante, et contraignante) de garants de la pureté idéologique du parti¹⁶. Au sein de partis usant de répertoires violents, les cadres du parti, déjà socialisés aux compromis liés à l'exercice de responsabilités politiques ou électives, confient à leurs jeunes militants la charge des actions à risque ou agressives. Ainsi, le préjugé consistant à attribuer aux jeunes des comportements « naturellement » plus radicaux cède devant la réalité de la division générationnelle du travail militant.

L'approche ici retenue diffère de celles qui marquent la plupart des travaux sur le recours à des dispositifs violents (approche par la frustration relative, action rationnelle, mobilisation des ressources)¹⁷. La focale qui est mobilisée ici se concentre sur les *cultures* construites par et pour les organisations militantes¹⁸, entendues ici comme entreprises politiques et *culturelles*¹⁹. A partir d'une *description dense*²⁰ des univers et dispositifs cognitifs d'une organisation militante (programmes, modes et répertoires d'action, histoire mythique, symboles, vocabulaire...), à la fois dans leur construction, les moyens de leur diffusion et les modalités de réception et d'appropriation par les individus, on s'interroge sur ce qui peut faire non seulement sens mais aussi tenir le groupe, en particulier autour de l'action violente comme mode et modèle d'action, ainsi que sur ce qui est susceptible de rompre avec un schéma positif d'identification aux normes et références du collectif. Cela suppose donc de prendre la mesure des transformations des univers référentiels collectifs au sein des partis politiques, ainsi que des luttes entre groupements internes autour de ces transformations (promotion ou résistance à leur égard),

14. Les données présentées s'arrêtent aux premiers mois de gouvernement de coalition du second gouvernement Berlusconi (2001-2006) ; elles concernent en outre une population particulière, les membres des organisations de jeunesse, et non l'ensemble des militants, cadres ou élus ; ces individus résident et militent par ailleurs dans le Nord de la Péninsule, qui diffère grandement du point de vue économique, social, culturel et politique du Sud et des Îles (Sardaigne et Sicile), qui constituent des bassins importants de voix pour les forces néofascistes.

15. Recchi E., « L'entrée en politique des jeunes Italiens : modèles explicatifs de l'adhésion partisane », *Revue française de science politique*, 51 (1/2), 2001, pp.155-174.

16. Bourdieu P., « La jeunesse n'est qu'un mot », in *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1984, pp.143-154.

17. Pour une présentation de ces différentes approches, voir : Braud P., *op. cit.*

18. Voir l'ensemble des contributions dans Cefai D. (ed.), *Cultures politiques*, Paris, PUF, 2001 ; Hastings M., « Partis politiques et administration du sens », in Andolfatto D., Greffet F., Olivier L. (ed.), *Les partis politiques. Quelles perspectives ?*, Paris, L'Harmattan, 2001, pp.21-36.

19. Sawicki F., « Les partis politiques comme entreprises culturelles », in Daniel Cefai, *op. cit.*, pp.191-211.

20. Geertz C., *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, 1973.

de l'imposition d'un modèle légitime de pratiques, de valeurs, de hiérarchies et d'allégeances militantes. Enfin, plus que de s'intéresser aux raisons et mécanismes du passage à la violence comme le font la plupart des travaux sur l'usage de méthodes violentes au sein de collectifs engagés, on tentera de comprendre les raisons et mécanismes du *désusage* de la violence, de sa *déroutinisation*²¹ chez de jeunes militants d'*Alleanza Nazionale* au moment où ce parti se situe en phase d'institutionnalisation.

L'action violente : une référence culturelle constante à *Alleanza Nazionale*

La culture militante construite et diffusée par *Azione Giovani* (AG) et les autres organisations juvéniles d'*Alleanza Nazionale* (AN) est marquée par la violence, celle exercée par les siens et auxquels les jeunes sont appelés à rendre hommage, celle causée par les ennemis politiques qu'il s'agit de dénoncer. Le contexte politique contemporain ayant fortement délégitimé le recours à des formes violentes d'action, l'exhortation au combat passe désormais par la mémoration des faits d'armes des glorieux morts dont ces jeunes se disent héritiers.

Une organisation qui active l'admiration pour le sacrifice ultime

Au sein de l'univers militant d'AN, les individus se trouvent pris dans une hiérarchie qui fait de l'aîné le supérieur à qui l'on doit respect, obéissance et fidélité. Le groupe militant insiste donc beaucoup sur la connaissance et la célébration de la vie sacrifiée. Cette fascination macabre apparaît certes comme le produit d'une matrice fasciste, aisément complaisante à l'égard du sacrifice individuel, signe de régénérescence civilisationnelle et expurgation « naturelle » des « mous », des « invertis » et autres « parasites », termes appartenant au lexique classique de ce type de mouvements. Néanmoins, elle est relativement commune à tout mouvement se fondant sur l'héroïsation révolutionnaire qui pose comme principe la distinction d'une avant-garde agissante d'avec « l'homme ordinaire ».

Si les célébrations mortuaires ne sont pas propres aux jeunes d'AN, leur poids et leur importance diffèrent d'autres organisations. La militance y est en effet reliée à des événements souvent tragiques et violents qu'il s'agit de célébrer, afin de réactiver en permanence les liens censés unir les jeunes militants à leurs courageux aïeux. *Azione Giovani* constitue à ce titre une sorte d'organisation sanctuaire, peuplée de multiples héros que les jeunes militants sont rituellement exhortés à honorer et à suivre dans leur engagement présent ainsi que dans leur vie quotidienne. Les hommages ainsi rendus visent à faire prendre conscience aux nouveaux entrants des liens profonds entre les membres,

21. Garibay D., *Des armes aux urnes, Processus de paix et réinsertion politique des anciennes guérillas en Colombie et au Salvador*, Thèse de Science politique, IEP de Paris, 2003.



passés et présents, de la grande famille du parti. Parmi les plus fréquemment honorés dans le Panthéon de l'organisation figurent en bonne place des militants de causes politiques plus ou moins convergentes (Gabriele D'Annunzio ²², Corneliu Codreanu ²³, Alain Escoffier ²⁴, Jan Palach ²⁵, les Italiens opposés à l'occupation de Trieste par l'armée yougoslave en novembre 1953 ²⁶). Ainsi même si le cadre idéologique dérive du fascisme, Benito Mussolini est loin de constituer l'unique héros placé au centre des commémorations.

A partir des années 2000, à la fois du fait de changements intervenus en matière de politique extérieure (soutien aux États-Unis dans le cadre de leur offensive en Afghanistan) et intérieure (maxi-procès contre les mafias, procès de la classe politique pour corruption ou collusion avec des associations mafieuses), les responsables nationaux de l'organisation de jeunesse d'AN incitent les sections locales à célébrer deux figures-types différentes mais censées appartenir à la même catégorie des « justes ». En premier lieu, les forces de l'ordre et de l'armée « tombées » au cours de combats sont l'objet d'une admiration particulière : de la célébration du soixantième anniversaire de la bataille d'El Alamein (Égypte) à celle des soldats ou agents secrets morts en Afghanistan ou en Irak ²⁷, nombreuses sont les initiatives (cérémonies commémoratives, campagnes de tractage et d'affichage, promotion d'ouvrages) appelant à la reconnaissance de la bravoure dont tous auraient fait montre. En second lieu, c'est la figure du juge anti-mafia qui est célébré. C'est particulièrement le cas de deux magistrats des plus célèbres : Paolo Borsellino et Giovanni Falcone. Ainsi en 2003, à l'occasion du dixième anniversaire de leur assassinat par la mafia sicilienne, les sections distribuent des marque-pages à leur effigie comportant des citations insistant sur la justice et le sens du devoir. Un important dossier de formation politique est également produit puis mis en ligne sur le site internet de l'organisation ²⁸. Outre la forte légitimité dont bénéficie la lutte antimafia en Italie et le bénéfice lié qui en est escompté, la mise en avant spécifique de Paolo Borsellino provient aussi de sa proximité idéologique avec le MSI et plus encore de son organisation étudiante, le *Fuan*, dont il fut le responsable provincial au début des années 1960.

22. Révolté que la Conférence de Versailles n'accorde pas les territoires souhaités par l'Italie (Dalmatie, Albanie), il décide de constituer des Corps Francs (env. 1 000 hommes) et d'occuper la ville de Fiume donnée à la Yougoslavie en septembre 1919. S'ensuit un siège de quinze mois qui se termine par la capitulation de D'Annunzio (décembre 1920).

23. Corneliu Zelea Codreanu (1899-1938) est le fondateur en juin 1927 (en prison) de la « Légion de l'Archange Michel », chargée de « sauver » les traditions de la nation roumaine du capitalisme, puis en 1930, de l'organisation paramilitaire la « Garde de fer ». Il s'emploie à améliorer les conditions de vie des paysans et des ouvriers en construisant des digues et en récoltant des fonds. Ses succès politiques (il est élu député en 1931) mais aussi les exactions dont il est à l'origine inquiètent le gouvernement qui le déclare hors-la-loi en 1934. En 1935, Codreanu fonde le parti *Totul Pentru Tara* (Tout Pour la Patrie), qui s'oppose durement à la monarchie de Carol II, ce qui lui vaut d'être arrêté et condamné en 1938 à 10 ans de travaux forcés. Dans la nuit du 29 novembre 1938, lors d'un transfert de prisonniers, il est étranglé avec treize autres « légionnaires ».



La nostalgie comme ressort émotionnel et militant

Dans un contexte relativement pacifié, l'appel direct à l'action militante violente devient sinon impensable, du moins plus difficile. Dès lors, c'est la réactivation d'un passé idéalisé, fait de modes d'action violents, qui constitue l'un des fondements de la culture militante produite et transmise aux jeunes recrues. L'injonction au souvenir et à la commémoration constitue donc un impératif militant extrêmement puissant au sein de cette organisation²⁹. La nostalgie est l'un des principaux ressorts de l'économie émotionnelle et mémorielle de l'« extrême droite » en Italie³⁰ et des jeunes d'AN en particulier³¹. Nostalgie de la République Sociale Italienne, nostalgie du temps où le MSI était marginalisé mais plus libre de ses actions, nostalgie du temps où les coups échangés avec les adversaires de l'« extrême gauche » étaient fréquents, nostalgie d'un monde disparu que l'on cherche à faire revivre en l'évoquant. Au jeune militant est ainsi expressément demandé de poursuivre l'action militante dans le souvenir de ceux disparus au temps où le slogan de divers mouvements d'« extrême gauche » « *tuer un fasciste n'est pas un crime* » guidait l'action de ces derniers (années 1970-80). Le rappel permanent de leur sacrifice, réel ou sublimé par le récit des cadets rappelle ainsi aux jeunes engagés actuels le « devoir de mémoire » qui leur incombe, leur indique le niveau d'exigence pour prétendre appartenir au groupe et les socialise aux signes identitaires dont le groupe se réclame.

24. Le 10 février 1977, ce jeune Français du Mouvement Action Jeunesse (« extrême droite ») s'immole dans les locaux parisiens de l'*Aeroflot* pour protester contre la politique et le goulag soviétiques.
25. Cet étudiant tchèque s'immole devant un musée de Prague en janvier 1969, pour protester contre l'occupation de son pays par les troupes du Pacte de Varsovie.
26. « L'irredentismo giuliano-dalmata e i ragazzi del '53 », dossier Ag et Au.
27. C'est le cas suite aux décès de Nicola Calipari, responsable des services secrets en Irak et de l'agent privé de sécurité Fabrizio Quattrocchi. Pour ce dernier, un bulletin de la section de Padoue mentionne : « *Nous sommes du côté des héros. [Fabrizio] est mort en héros [...] parce que malgré l'atrocité avec laquelle il a été tué il a su démontrer orgueil et dignité [...] Il est facile aujourd'hui de dire qu'il était un mercenaire, qu'il savait ce qu'il risquait, que son geste n'a servi à rien, qu'il s'était vendu pour de l'argent. Propos [...] tenus par ceux, par-dessus tout, qui savent au fond de leur cœur qu'ils n'auraient pas eu les c... de savoir mourir comme est mort Fabrizio* », *IdeAzione. Periodico di informazione ed attualità di Azione Giovani Padova*, mars-avril 2004. Dans un autre numéro, c'est de l'agent de la *Polfer* (Police Ferroviaire), Emanuele Petri, tué par balle lors de l'arrestation de deux membres des Nouvelles Brigades rouges dont il est question (« Onore a Emanuele Petri », *La Nostra Destra. Mensile di informazione e attualità di Azione Giovani Padova*, mars 2003).
28. www.azionegiovani.org : *Antimafia : una rivoluzione culturale da destra*, 2004; *Quaderno di formazione politica*, « Paolo Borsellino, una fiaccola accesa nel buio della notte », Associazione Culturale « Azione », 2004.
29. Luciano Cheles, « 'Nostalgia dell'avvenire'. The propaganda of the Italian Far Right between Tradition and Innovation », in Cheles L., Ferguson R., Vaughan M. (ed.), *The Far Right in Western and Eastern Europe*, Londres-NY, Longman, 1995, pp.41-90.
30. Marco Tarchi, *Cinquant'anni di nostalgia. La destra italiana dopo il Fascismo*, Milan, Rizzoli, 1995.
31. Germinario F., *Da Salò al governo. Immaginario e cultura politica della destra italiana*, Turin, Bollati Boringhieri, 2005.

Ainsi, les sections juvéniles organisent régulièrement des hommages aux membres tombés sur le champ de bataille militant, à l'image des vingt-deux jeunes militants du FdG qui ont trouvé la mort entre 1970 et 1983 lors de rixes avec d'autres jeunes militants (communistes ou trotskystes). Leurs portraits sont accrochés sur les murs des sections, en particulier lorsqu'ils en sont issus, comme Giuseppe Mazzola et Graziano Giralucci, à la section provinciale de Padoue. Dans la rhétorique du groupe, ils sont présentés comme des victimes, « fauchés dans la fleur de l'âge » par des « terroristes » qui bénéficieraient de la « bénédiction » de l'État et de la Justice³². Le devoir de mémoire des violences commises et subies auquel sont exhortés les jeunes d'AN passe aussi par des batailles visant à se doter de « lieux de mémoire » symboliques³³. Le combat est donc orienté vers l'obtention de noms de rues ou de places en souvenir de « leurs » morts comme à Vérone ou à Rome. Dans la première, une rue porte le nom de Sergio Ramelli décédé le 13 mars 1975 suite à des violences exercées sur lui par un groupe de jeunes militants d'extrême gauche³⁴ et dans la seconde, c'est Paolo di Nella, jeune militant mort à Rome le 9 février 1983 après avoir été frappé au crâne à coups de clé anglaise, qui a donné lieu au baptême d'une voie publique.

Au sein du Panthéon d'*Azione Giovani*, on trouve également les milliers de civils proscrits, déportés, violés ou exécutés par les troupes armées (yougoslaves, allemandes...) lors de la libération des zones istriennes, dalmates et frioulanes entre 1944 et 45. Les victimes dites « des *foibe* », précipitées – parfois vivantes, menottées et alourdies de pierres – dans des puits naturels de plusieurs centaines de mètres³⁵, sont l'objet d'une attention particulière dans les sections juvéniles³⁶. Ces dernières organisent notamment des cérémonies du souvenir en février³⁷ avec dépôt de gerbe aux monuments en mémoire des victimes, sonneries aux morts et hymne national, recueillement pour les « *caduti d'Italia* » (tombés pour l'Italie), discours nationalistes et saluts fascistes.

Toutes ces opérations de commémoration funèbre ainsi que la psalmodie incantatoire du « ne jamais oublier » servent autant à forger une mémoire collective à usage interne qu'à renvoyer aux adversaires une image du groupe

32. Il s'agit ici de la même rhétorique accusatrice que celle utilisée par les mouvements d'« extrême gauche » à propos des attentats commis par des membres de l'« extrême droite ».

33. Isnenghi P. (ed.), *L'Italie par elle-même, lieux de mémoire italiens de 1848 à nos jours*, Paris, Editions Rue d'Ulm, 2006.

34. Giraud G., Arbizzoni A., Buttini G., Grillo F., Severgnini P., *Sergio Ramelli. Gli anni '70 che fanno ancora paura*, Milan, 2002.

35. Le Nord Est italien est une zone karstique comportant de nombreuses cavités très profondes, les *foibe*.

36. Le site Internet d'*Azione Giovani* propose le téléchargement de nombreux documents sur les principaux événements, chronologie, liste topographique des *foibe*, témoignages de survivants, extraits de comptes-rendus d'expertises médico-légales ainsi qu'un recueil de chansons.

37. Le parti a réussi à faire voter la loi 92 (30 mars 2004) faisant du 10 février la date de commémoration nationale des victimes des *foibe*.

sinon de « martyrs » du moins de « victimes » de la barbarie de ces derniers. De ce fait, l'un des éléments les plus intimes de la vie d'un groupe (famille, groupes d'amis) ou de l'entre-soi militant (section, fédération, parti) devient une source et une ressource d'exposition et d'interpellation publique : défilés dans les rues, retraites aux flambeaux, cérémonies diverses, affichages d'avis de décès puis de commémoration sur les murs, distribution de tracts, vente d'ouvrages avec photos intimes, etc. La biographie publicisée des jeunes du MSI morts pendant les Années de plomb se transmute dans ces conditions en hagiographie du parti lui-même. Leur érection en héros sacrifiés pour le groupe décuple la brutalité de l'acte commis par l'ennemi politique car « la violence des siens est légitime ou, du moins, compréhensible, excusable, et d'ailleurs exagérée par les autres ; celle de l'adversaire est disproportionnée, inqualifiable, barbare »³⁸. Néanmoins, la période la plus violente du parti étant dépassée, il importe pour l'organisation de jeunesse de galvaniser ses membres à la lutte pacifiée. Pour ce faire, différents moyens sont utilisés sans qu'il ne s'agisse pour autant d'un abandon total de méthodes violentes d'engagement militant.

Le cheminement sinueux du renoncement à l'action violente, entre valorisation des récits et combats alternatifs

La mémoration collective d'actes de violence passés permet d'entretenir la flamme combattante au sein des sections juvéniles et de socialiser les nouvelles recrues en conformité à une culture militante promue par des acteurs ayant intérêt à maintenir la dimension *mouvementiste*³⁹. Mais d'autres groupements internes se rangent derrière la stratégie de légitimation du leader national. C'est pour cette raison qu'au cours du second gouvernement Berlusconi cohabitent la valorisation de l'action violente dans les discours de certains des responsables juvéniles, et sa disqualification via l'investissement dans des combats dérivatifs.

Les récits de violence comme catalyseurs d'identification collective et attribut hiérarchique

En dépit des changements du contexte et de la façon de vivre l'engagement au quotidien, certains jeunes d'AN continuent à mettre en valeur les mots d'ordre du temps du *Fronte della Gioventù* ainsi que les récits héroïques des

38. Braud P., *op. cit.*, p.106.

39. La distinction entre « fascisme-mouvement » et « fascisme régime » est établie par l'historien Renzo De Felice. L'histoire du MSI (puis d'AN) est marquée par la polarisation de deux grands courants internes autour de cette distinction : d'un côté on trouve le courant des anciens de la R.S.I. de Pino Rauti attachés plutôt aux mouvements « *arditi* » des premiers temps (on y trouve Francesco Storace, Gianni Alemanno) et, de l'autre, le courant plus pragmatique et moins idéologique de Giorgio Almirante, dont l'objectif était moins de défendre une fidélité idéologique au fascisme que d'assurer au parti une participation au pouvoir (courant de Gianfranco Fini).

« anciens ». Ces transformations affectent en effet plus l'appareil partisan « adulte » que l'organisation de jeunesse, elle-même actuellement dirigée et encadrée par des « anciens jeunes » formés au cours des années 1980, c'est-à-dire à une époque où les tensions et l'antagonisme avec les adversaires politiques étaient encore fortement exacerbés ⁴⁰. Ils garantissent ainsi la transmission d'une culture de groupe « inoxydable ⁴¹ ». La violence est intégrée à la conception idéalisée du militant malgré l'abandon de telles pratiques, où les coups reçus font les « vrais hommes » et les « vraies femmes », et donc les « vrais militants ».

Les difficultés d'hier galvanisent les jeunes d'aujourd'hui et confèrent à ceux qui les évoquent une légitimité et une autorité accrues. Ainsi Enrico (secrétaire provincial d'AG à Padoue, adjoint dans une commune) est perçu comme un héros local que les jeunes militants de sa fédération évoquent abondamment et fréquemment. Engagé dans le FDG en 1987 dès l'âge de quatorze ans (en mentant sur son âge), il raconte les épisodes violents par lesquels son engagement a été éprouvé :

« Avoir été empoigné par huit personnes d'*Autonomia Operaia* avec des marteaux et laissé à terre dans une mare de sang, avant moi c'était arrivé à tant d'autres jeunes qui avaient pour certains perdu la vie, ça te fait fuir ou ça te donnait envie de continuer. [...] Je suis fier aujourd'hui d'avoir tenu bon ».

Il poursuit en évoquant les conséquences d'une rixe violente à la fin des années 1980 :

« Quand ils m'ont éclaté la tête à 17 ans, à ce moment-là la vie de ma mère a changé, parce que j'étais au lit, sans cheveux, vomissant, avec des spasmes, les Compagnons communistes qui lui téléphonaient la nuit et lui disaient : "ton fils est déjà mort", des trucs dans le genre, et moi avec la tête en bouillie » (Padoue, 28.11.2001).

Les batailles contre les « Centres sociaux », structures associatives plus ou moins pérennes fondées sur l'autogestion et l'occupation de locaux ⁴², sont désormais des rites d'intronisation dont la probabilité, la fréquence et l'intensité diminuent fortement. De ces combats, les plus « anciens » peuvent retirer un surplus de légitimité, qui se lit en partie sur les cicatrices marquant leur corps. Galeazzo (responsable régional pour l'Émilie-Romagne, conseiller

40. C'est ce que montrent à plusieurs années d'intervalles les enquêtes de Piero Ignazi, « La force des racines. La culture politique du Mouvement Social Italien au seuil du gouvernement », *Revue française de science politique*, 44(6), 1994, pp.1014-1033 et de Rinaldo Vignati, « La memoria del fascismo », in Chiarini R. et Maraffi M., *op. cit.*, pp.43-83.

41. Ignazi P., *op. cit.*, p.89.

42. Sommier I., « Un espace politique non homologué. Les centres sociaux occupés et autogérés en Italie », in CURAPP, *La politique ailleurs*, Paris, PUF, 1998, pp.117-129.

municipal de Bologne) explique que lorsqu'il était au lycée puis à l'université au début des années 1990 :

« J'étais le fasciste par antonomase, ça veut dire qu'ils m'attendaient à l'entrée, j'étais poussé contre le mur et battu sans aucun motif, les choses habituelles que vivaient les "fascistes" comme ils les appelaient à ce moment-là. Il ne fallait pas parler. Ils frappaient et c'est tout. J'ai fini aussi quatre ou cinq fois à l'hôpital. J'ai aussi une cicatrice sur le front parce que les compagnons ⁴³ m'ont ouvert le crâne le 14 février 98. Je me souviens que je devais sortir avec ma copine pour dîner et puis malheureusement j'ai passé la nuit à l'hôpital et beaucoup d'autres fois j'ai été malmené » (Bologne, 02.05.2002).

L'action violente, en particulier celle qu'ils disent avoir vu s'exercer par les représentants des Centres sociaux occupés et autogérés, est présentée par certains comme le principal déterminant à leur engagement ou leur baptême du feu militant. Elena raconte ainsi :

« Je me promenais un samedi après-midi à Bassano del Grappa, une jolie bourgade joyeuse, où tout est normal... J'ai vu un stand tenu par deux anciens de 70 ans et par un jeune homme d'une vingtaine d'années qui recueillaient des signatures contre la légalisation des drogues. [...] Je m'arrête pour signer et là une centaine d'autonomes du Centre Social de Padoue et de Bassano débarquent. [...] La police aussi arrive. Les autonomes commencent à jeter des seringues et des oeufs à ceux qui signaient et à ceux du stand tout en cherchant à charger. Mes amis étaient apeurés, moi aussi j'avais peur, je n'avais jamais vu autant de policiers et tant de personnes hurler. Mais j'ai compris de quel côté être parce que j'ai eu tellement de colère que je ne sais pas ce que je leur aurais fait. Deux jours après je suis allée au parti m'inscrire. [...] De voir tant de violence contre des gens qui avaient simplement une position et des idées... cela a été pour moi le déclic. Depuis ce jour-là je suis devenue une activiste » (Venise, 19.03.2002).

Les récits évoquant des épisodes de violence entre groupes militants rivaux (appartenance à des escouades paramilitaires, participation à la « semaine anticommuniste » ou aux collages non autorisés) constituent des ressources pour les leaders locaux de l'organisation de jeunesse car cela leur permet d'acquérir le statut de « vétéran » ou d'« ancien combattant » dont on connaît l'importance dans les mouvements fascisants. Savoir transformer ces épisodes en histoires, en usant de moyens rhétoriques appropriés (hyperbole,

43. Le terme *compagno* (compagnon) est utilisé par les communistes tandis que celui de *camerato* (camarade) est utilisé par les néofascistes.



emphase, blagues potaches...), surajoute à la fascination que ces jeunes peuvent exercer sur les plus jeunes. C'est par exemple le cas du personnage braché trévisan Massimiliano qui raconte :

« J'ai dû être accompagné tous les soirs jusque chez moi parce qu'on avait écrit : "Fasciste, attention à ton crâne !" ». À Padoue, on sortait d'une période où il y avait encore la semaine antifasciste avec des gens qui avaient des barres de fer, des clés anglaises, des masses cloutées. Ils prenaient le premier fasciste qu'ils trouvaient et le massacraient. Moi j'ai vu une oreille coupée d'un coup de scie à Padoue à une vitesse incroyable. J'ai vu arriver un gars à qui on a fait 33 points de suture internes et 30 externes. [...] J'ai vu un très cher ami à moi y laisser un testicule [...] qui a été contraint d'aller vivre au Portugal parce que sur tous les murs il était écrit "X, tu as perdu une boule, tu pourrais perdre celle qu'il te reste" » (Mestre, 16.01.2002).

Passé de simple militant du FDG à responsable provincial d'AG à Padoue, Enrico aussi évoque la gloire du mouvement de jeunesse du MSI auquel il a appartenu :

« Nous étions une référence pour la ville parce qu'il y avait quatre vieux mais une centaine de jeunes. Nous étions le légendaire FDG aux 10 000 batailles, aux 10 000 coups reçus » (Padoue, 28.11.2001).

Les jeunes femmes ne sont pas en reste. Conseillère municipale à Bologne, Sabrina explique :

« J'ai réussi à en esquiver certains mais cela m'est arrivé plusieurs fois de revenir à la maison avec des bleus. Je cherchais à les couvrir mais je me faisais toujours prendre, rien à faire (rire). Ma mère me demandait : Qu'as-tu fait ? Rien, je me suis cognée comme ça. Ils me donnaient un coup de poing et je cherchais toujours à me couvrir la poitrine parce qu'ils visaient toujours là [...] Les garçons avaient peur pour moi parce qu'étant une femme c'était encore risqué et ils tentaient de me laisser en dehors des opérations. Alors j'ai commencé à écouter aux portes et je me présentais aux rendez-vous quand même [...] À l'époque quand tu faisais une manifestation dans la rue, il y avait deux mille personnes qui te hurlaient dessus » (Bologne, 14.05.2002).

Par leur aspect révolu, ces récits d'épreuves violentes – réellement vécues ou seulement rapportées, édulcorées, imaginées – contribuent à renforcer l'autorité et le charisme des anciens tout en provoquant chez les nouveaux une sorte de *complexe de postérité* : n'ayant pas pu vivre les épisodes glorieux du collectif, ils en retirent une frustration perceptible dans les entretiens, voire le



sentiment d'être soupçonné par les autres d'opportunisme pour être entré dans le parti au moment où ce dernier est devenu légitime. L'entrée avant le congrès de Fiuggi de 1995, même de quelques semaines ou mois, constitue une ressource essentielle et le gage d'un engagement non opportuniste, car pris avant les importants succès électoraux à l'échelon national.

Dans un contexte politique et donc militant en mutation, exhiber un corps entraîné, musclé, droit (cheveux courts, ourlets aux pantalons) et arborer cicatrices ou stigmates relèvent d'un régime d'exemplarité de l'action violente, dépassé mais valorisé. Néanmoins, les injonctions de l'appareil contraignent les jeunes les plus attachés aux répertoires incluant une part de luttes physiques à réajuster leurs combats et à investir dans des modes alternatifs d'action.

L'investissement dans des combats alternatifs

A partir des années 1980, les intellectuels proches de l'extrême droite commencent à envisager une refonte des référents idéologiques. C'est ainsi que le courant de la « Nouvelle Droite » française, dont l'un des principaux représentants est Alain De Benoist, s'installe durablement dans le corpus des organisations militantes néo/postfascistes⁴⁴. L'un de ses principaux chevaux de bataille consiste à relancer des débats historiographiques visant à la réécriture ou le révisionnisme de certaines thèses historiennes (en particulier la dévalorisation des mobilisations collectives dirigées par des organisations/acteurs de l'extrême gauche et la réhabilitation des actions menées par les organisations/acteurs de l'extrême droite). Ainsi, les jeunes militants sont appelés à défendre l'idée selon laquelle, contrairement à une mythologie établie à la fin du régime fasciste par l'historiographie de « gauche », les Résistants ne seraient pas des libérateurs généreux et héroïques mais des brutes sanguinaires dont les crimes auraient égalé, voire dépassé, ceux des nazis et des fascistes. C'est ce « terrorisme culturel » que les jeunes d'AG auraient pour devoir de mettre à jour⁴⁵. Issue de l'idée de « pacification nationale » adoptée par Giorgio Almirante dès la fin des années 1940, cette posture historiographique passe aussi par l'établissement d'une équivalence morale

44. Germinario F., *La destra degli dei. Alain de Benoist e la cultura politica della Nouvelle droite*, Turin, Bollati Boringhieri, 2002.

45. Le parti et son organisation de jeunesse se lancent aussi dans des opérations de dénonciation de « faux historiques » dans des librairies (tamponnage de livres avec cette même mention) et dans la diffusion de « contre-manuels » scolaires contenant les extraits retenus « factieux », des ouvrages considérés comme « politiquement orientés » : comme Terranova A., *La Riforma come origine della modernità*, Rimini, Il Cerchio, 2000 ; Vezzali M. (ed.), *Scoprire l'Ottocento. Politica e storia del secolo lungo*, Rimini, Il Cerchio, 2000 ; Sermonti R., *L'Italia nel XX secolo. Storia dell'Italia moderna per gli studenti che vogliono la verità*, Parme, All'insegna del Veltro, 2001. En outre, les jeunes militants d'AN peuvent compter sur la publication et la diffusion de revues (*Storia e verità*, *Uomo libero*, *Orion*) ou d'ouvrages révisionnistes grâce à un réseau de maisons d'édition (Settimo Sigillo, Ar, Barbarossa, Arianna, Effedieffe...) et de points de vente spécifiques (librairies spécialisées à Rome, magasins de « quincaillerie fasciste », sites Internet).



entre les intentions du Comité de Libération Nationale de la Résistance et celles des dirigeants fascistes de la République Sociale Italienne (RSI) ⁴⁶. Il s'agit de poser en équivalence le sacrifice consenti par les jeunes résistants et les jeunes engagés dans la RSI, tous égaux dans la volonté de défendre la mère Patrie. Plusieurs jeunes militants reprennent ce type d'accusation sur la base d'expériences ou de récits familiaux (vols de nourriture, brutalités, viols), censés être plus « crédibles » que les livres écrits par des sympathisants de la cause communiste. Ils s'efforcent aussi de dénoncer les exactions qui seraient imputables aux troupes armées yougoslaves dans le Nord Est de la Péninsule. Tous ces épisodes sont même parfois volontairement mêlés dans le but de jeter le discrédit sur les forces politiques antifascistes et communistes. Ils subissent sous le même terme, *Partigiani*, les résistants italiens et les soldats slaves de Tito, en se moquant de la supposée lâcheté des premiers et de la barbarie des seconds, l'image négative des uns étant censée nourrir celle des autres ⁴⁷. Dans ce cadre, les « bourreaux » deviennent des victimes et inversement. Pour se justifier, les jeunes d'AN présentent la violence pratiquée à l'occasion comme une légitime réponse à celle qui s'est exercée sur eux-mêmes ou leurs aînés pendant longtemps ⁴⁸.

L'entreprise de réexamen de l'histoire par les représentants du MSI puis AN constitue un mode d'action relativement classique au sein des formations politiques situées à l'« extrême droite » : en tant que « vaincus de l'Histoire », ils se trouvent contraints, pour survivre politiquement, de réécrire une histoire qui leur permet de continuer à exister. Dans le cas italien, elle a bénéficié d'une légitimation indirecte par les travaux du courant du « révisionnisme historique » menés par des historiens d'inspiration libérale et certains représentants de la « gauche » italienne ⁴⁹. Renzo De Felice ⁵⁰, en particulier, suscite un débat qui ne cessera de s'amplifier au fur et à mesure des publications du biographe de Benito Mussolini. Ses travaux – puis ceux d'autres historiens dans la décen-

46. « *XXV avril 1945 – XXV avril 2005. Après 60 ans, La haine ça suffit ! Signe toi aussi pour la pacification nationale. Souvenir des morts des deux côtés* », tract AG, 2005. Surnommée aussi République de Salò du nom d'une ville lombarde située au bord du lac de garde où s'installa son ministère des Affaires étrangères, la RSI est un régime dirigé par Benito Mussolini mais en réalité piloté par Berlin et sous occupation militaire allemande de septembre 1943 à avril 1945. Voulant en vain renouer avec les doctrines squadristes du fascisme, cette république est engagée dans une lutte meurtrière contre les groupes de Résistants présents au nord de la ligne Gothique qui sépare le Nord du Sud de la Péninsule. La RSI participe à la répression sanglante de la population civile et à la politique nazie d'extermination des Juifs.

47. Ce type de détournements de sens est utilisé par la droite vichyste française d'après-guerre : le « pacifiste munichois », le « résistentialisme institutionnel » du gouvernement Laval... contre la « fausse résistance ».

48. Crettiez X., « La violence symbolique subie comme mode de légitimation de la violence politique exercée. Le cas de l'ETA basque », *Labyrinthe*, 2, 1999.

49. Le président de la République Francesco Cossiga en 1992, le président de la Chambre des Députés Luciano Violante en 1996 et le chanteur Francesco De Gregori en 2000 lancent des signes favorables à ces opérations d'équivalence sacrificielle. C'est ensuite le président de la République Carlo Azeglio Ciampi, élu en 2001, pourtant lui-même ancien Résistant, qui appelle à reconnaître le même courage et le même héroïsme aux acteurs des deux camps opposés.



nie suivante ⁵¹ – sur le régime fasciste mettent en effet fin (en partie) au tabou qui entourait la période fasciste et entament le mythe d'une « Nation résistante » diffusé par l'historiographie officielle. Ainsi, sans tenir compte du fait qu'ils condamnaient en réalité aussi bien le communisme que le fascisme, les travaux de De Felice sont présentés et promus au sein des sections d'AG ; par ailleurs l'introduction du *Livre noir du communisme* dirigé par Stéphane Courtois ⁵² (mettant en rapport les morts provoqués par le nazisme et ceux du communisme) est largement utilisée par les membres du parti dans leurs opérations de propagande historiographique. On trouve sur le site Internet d'AG des documents destinés aux jeunes militants qui évoquent les principaux points des recherches menées sur le régime fasciste et sur Mussolini en fonction des souhaits du parti. Dans la même période (début des années 2000) se multiplient aussi les publications de livres et les DVD sur les « crimes » commis par les Partisans ou encore sur la vie des dirigeants fascistes (présentée de manière relativement sympathique) ou certaines batailles emblématiques (surtout El Alamein, à la faveur de la sortie d'un film éponyme en 2002 réalisé par Enzo Monteleone).

Élément classique de galvanisation des énergies militantes, le collage de nuit est particulièrement propice au conflit avec les opposants occupés à la même tâche et donc aussi l'occasion d'exhiber sa force, son audace, sa virilité – en distinguant les « vrais hommes » des « femmelettes ⁵³ ». Prendre des coups et en donner avec des camarades lors de ces joutes à la colle et au pinceau est également conçu comme un moyen de renforcer en l'éprouvant la solidarité au sein du groupe ainsi que le respect du code d'honneur dont ce dernier s'est doté (comportant punitions et mortifications, physiques et/ou morales en cas de désobéissance qui varient selon la section : nettoyage des toilettes, pompes, manger du savon, boire de l'huile de ricin). Le collage remplace aussi les épreuves d'intronisation ou d'initiation que constituaient auparavant les batailles de rue. De la même façon, même si la place réservée à la formation idéologique et la professionnalisation militante tend à augmenter, la valorisation du corps sain, aguerris aux combats tient encore une place non négligeable dans l'organisation de jeunesse à travers, par exemple, la promotion de la pratique sportive. Sont valorisées les disciplines les moins courantes et censées être des sports d'« élite » comme le rugby, l'escrime, les arts martiaux ou le

50. Jusqu'à la sortie d'*Intervista sul fascismo* en 1975, R. De Felice est traité d'historiographe de « gauche » ou « antifasciste » par les membres du MSI. Du côté des historiens, ses travaux, notamment la biographie de Mussolini, provoquent une polémique et certains l'accusent de produire une historiographie « afasciste ».

51. Pavone C., *Una guerra civile. Saggio storico sulla moralità della Resistenza*, Turin, Bollati Boringhieri, 1991 ; Scoppola P., *25 Aprile. Liberazione*, Turin, Einaudi, 1995 ; Tranfaglia N., *Un passato scomodo : fascismo e postfascismo*, Rome-Bari, Laterza, 1995 ; Rusconi G.E., *Resistenza e postfascismo*, Bologne, Il Mulino, 1995.

52. Courtois S. (ed.), *Il libro nero del comunismo*, Milan, Mondadori, 1998.

53. Sommier I., « Virilité et culture ouvrière : pour une lecture des actions spectaculaires de la CGT », in Braud P. (ed.), *La violence politique dans les démocraties européennes occidentales*, Paris, L'Harmattan, 1993, pp. 341-356.

parachutisme. Certaines activités sont promues par les sections comme la participation à des camps de plein air, à des festivals de rock ou encore à un tour de garde silencieuse du caveau des Mussolini (dans la commune de Predappio dont le dictateur était originaire).

En s'autodésignant dans leurs divers documents de propagande comme boucs émissaires d'un univers politique qui leur aurait été hostile, les jeunes militants d'*Alleanza Nazionale* cherchent à compenser le passage d'une position centrale à une position marginale ou de second plan dans le jeu politique. Cette réécriture historiographique, ces modalités de détournement ou d'euphémisation de l'action violente et ce changement de registre militant ont pour but de perpétuer l'identité du groupe, ses référents idéologiques et symboliques malgré la pacification des relations avec les groupes politiques adverses. Toutefois, cette identité est fragilisée par la stratégie de Gianfranco Fini qui contraste avec la culture et la socialisation transmises aux jeunes recrues. Cela entraîne certaines dissonances qui se répercutent différemment sur les modes d'engagement et les trajectoires militantes.

Les effets contrastés du renoncement à l'action violente sur les modes d'entrée et les carrières militantes

Les réactions et les trajectoires sont diversement orientées en fonction des ressources dont les jeunes engagés peuvent faire usage.

Des sources de dissonance nombreuses qui modifient les voies d'accès et de sortie

Pris entre deux logiques à l'égard du régime démocratique depuis la fin du Fascisme – alternative au système ou alternative dans le système ?⁵⁴ –, les jeunes d'*Alleanza Nazionale* socialisés à une culture militante juvénile faisant encore une large place à l'action violente sont également pris entre deux feux : vénérer les pères (pour leurs accomplissements glorieux) et les haïr (parce qu'ils ont trahi en acceptant compromis et compromissions pour le pouvoir). L'hésitation entre le radicalisme idéologique et la participation à l'exercice du pouvoir constitue une dialectique typique des formations radicales qui se traduit également par la scission permanente de groupes désireux de défendre les « vraies » valeurs et la « pureté » des origines. D'un côté satisfaits des positions stratégiques que les cadres de leur parti occupent (et dans certains cas eux-mêmes aussi), ils sont de l'autre sceptiques quant aux intentions des nouveaux entrants (opportunisme ou réel attachement à la cause ?), à la transmission de ce qu'eux-mêmes ont reçu, aux évolutions futures ainsi qu'aux tendances affi-

54. De même à l'égard du Fascisme, les jeunes sont amenés à reprendre la devise du MSI adoptée lors de son premier congrès de juin 1948 à Naples, *Non rinnegare e non restaurare* (« Ni renier ni restaurer »).

chées par leurs concurrents proches (radicalisation de la *Lega Nord*, expansion de *Forza Italia*) ou éloignés (recomposition de la gauche, déboires électoraux de l'extrême gauche).

Les transformations idéologiques influent de manière contrastée sur les conditions de l'engagement juvénile et son maintien. D'un côté, elles sont des appels pour des individus aux convictions plus modérées/conservatrices que « néo-fascistes » ; de l'autre, elles constituent des sources de dissonances avec la socialisation militante juvénile et notamment la conception du travail politique à laquelle les jeunes militants ont été formés au sein des organisations de jeunesse. Confrontés aux changements de mots d'ordre et aux transformations électorales, les jeunes rencontrés au cours de l'enquête ont ainsi parfois fait état de leurs doutes et critiques, notamment chez ceux entrés avant la naissance d'AN, en dépit de leurs responsabilités politiques (mandats de conseillers de circonscription, municipaux, provinciaux et régionaux) ou internes (responsables provinciaux ou régionaux). Du fait de ces mêmes responsabilités et des accords de coalition signés avec *Forza Italia* d'abord, avec la *Lega Nord* et les démocrates chrétiens ensuite, ils sont aussi contraints de se socialiser au compromis, aux accords avec les alliés, aux logiques de la politique majoritaire et au respect minimal de la parole et des droits de l'opposition lorsqu'ils sont eux-mêmes élus dans des exécutifs locaux. Par conséquent, les effets de l'institutionnalisation et de l'arrivée au pouvoir peuvent entraîner des promotions mais aussi des critiques et des défections. En effet malgré des ressources souvent plus élevées et convertibles que leurs pairs des partis alliés (capitaux sociaux, scolaires, et culturels), et une proximité familiale (7 parents sur 60 ont adhéré ou adhèrent au moment de l'enquête à un parti, le plus souvent au MSI ou à AN) ou personnelle (20 individus sur 30 ont été élus au moins une fois en qualité de représentant de classe, représentant de lycée ou représentant étudiant ; 16 individus sur 30 ont été élus au moins une fois pour un mandat local) à l'univers politique électif, certains jeunes interrogés ne se résignent pas aux transformations du parti et préfèrent le quitter. Pour ces derniers, le lexique et le répertoire qui ont fonctionné et réglé les termes de l'affrontement politique pendant des décennies disparaissent, entraînant la forclusion de la violence. L'identité collective par la violence perd donc une partie importante de son fondement.

Dès lors, l'entrée dans l'organisation de jeunesse par un acte violent perd en probabilité d'occurrence. A l'inverse, la symbolisation, qui confine parfois à la gadgétisation, du recours à des formes violentes d'expression ou de comportement, deviennent des modes plus fréquents de sensibilisation militante, d'entrée et d'engagement au sein du groupe juvénile d'*Alleanza Nazionale*. Ce mouvement prend notamment la forme d'un usage extensif de l'œuvre du romancier britannique J.R.R. Tolkien, en particulier sa trilogie *Le Seigneur des Anneaux* et *Bilbo le Hobbit*. Utilisés de manière croissante depuis le milieu des années soixante-dix, les romans de Tolkien constituent aux yeux de l'uni-

vers néofasciste italien une sorte de transposition sur le plan littéraire des idées de Julius Evola (défense de la « tradition », révolte contre la modernité, refus des valeurs matérialistes et du capitalisme industriel). Les multiples batailles que la « communauté de l'anneau » mène contre les forces du Mal sont censées correspondre à celles qu'ont engagé les forces néofascistes à l'encontre de leurs adversaires politiques ; les *Hobbits*, petits personnages ingénus et bouffes, aux grands pieds et longues oreilles, qui sauveront le monde, seraient leurs doubles littéraires. Les maximes, proverbes et autres vers de poésie contenus dans l'œuvre sont abondamment cités dans les documents, affiches et tracts d'*Azione Giovani*. L'iconographie du mouvement s'inspire également des personnages de Gandalf, Aragorn ou Frodon, ainsi que des paysages nordiques. Mais cette mythification à base littéraire se nourrit également d'un Moyen-âge anhistorique, des Celtes, des druides, des Templiers, des Vikings, des chevaliers de la Table Ronde, qui s'adosent à la pensée évolienne visant à opposer un mythique âge d'or perdu à la supposée barbarie du présent. Grâce à la sortie de la trilogie en film entre 2001 et 2003, les sections d'AG ont lancé de multiples campagnes d'adhésion, de sensibilisation et d'action sous le signe de l'œuvre de Tolkien. Cet usage militant d'une œuvre littéraire diffère quelque peu du refuge dans l'art pratiqué par un certain nombre d'anciens jeunes terroristes néofascistes dans les années 1980, à côté de la fuite dans la consommation de drogue ou l'expatriation. En effet, la fascination pour la littérature *Heroic Fantasy*, mais aussi l'engouement pour les dérivés de mouvements d'inspiration celtique (tatouages, musique, langue gaélique, mythologie...) ou les rites païens (solstices, Stonehenge...) s'adosent plutôt à une entreprise de politisation de la jeunesse par la désidéologisation politique et la symbolique, ainsi qu'à une marchandisation de l'univers de référence néofasciste (multiplication des magasins et sites spécialisés de « quincaillerie » fasciste). S'ils attirent de nouvelles recrues, ces mondes virtuels ou parallèles tendent aussi à faire refluer certains à l'extérieur de l'organisation (investissements dans les jeux de rôles, les jeux vidéo, les groupes religieux mystiques).

Des trajectoires contrastées

Le passage d'une logique agonistique à une logique plutôt tactique impacte les trajectoires des jeunes militants, dont le parcours est le produit des ressources dont ils disposent, du degré de reconversion possible et de l'importance qu'ils accordent à la fidélité aux préceptes reçus en héritage.

La carrière modèle de Galeazzo, héritier d'une longue dynastie fasciste

Galeazzo incarne par excellence l'héritier d'une dynastie fasciste bolognaise. Fils de Marcello Bignami, président local du *Fuan* dans les années 1970, touché par balles en bas de chez lui par deux militants d'extrême gauche en mars 1974, l'un des premiers élus « noirs » à la municipalité « rouge » de Bologne, puis responsable régional du parti et conseiller régional d'Émilie-

Romagne, Galeazzo se présente comme le continuateur d'une « tradition familiale » qui a connu la période où la violence politique était forte en Italie. Il confie ainsi que son père a passé quelques semaines en prison dans les années soixante-dix « *pour délit de reconstitution du parti fasciste, c'était dur à l'époque [...] ma mère a toujours cherché à me tenir éloigné de la politique* » (Bologne, 02.05.2002). Son frère est responsable provincial et sa sœur membre d'AG. Son ancrage dans l'histoire fasciste débute par son prénom, devenu rare après-guerre, qui évoque le gendre de Benito Mussolini⁵⁵. Le récit de son engagement correspond à la matrice mise en valeur dans le groupe. Il met ainsi en avant un supposé intérêt précoce pour la politique (« *A six ans, [en 1981] j'ai insulté un garçon parce que sur son drapeau italien, il y avait le symbole du PCI. Et cela me blessa de voir que le drapeau national italien était recouvert d'un drapeau qui n'était pas celui de l'Italie* »), ainsi que les expériences nombreuses d'épisodes violents⁵⁶. Passé de simple militant à responsable provincial puis régional d'*Azione Giovani*, en liens directs et fréquents avec l'un des leaders du courant Maurizio Gasparri, Galeazzo est aussi élu conseiller municipal à Bologne lors de la victoire de l'équipe de Guazzaloca en 2000, premier maire de centre-droit de l'histoire de la ville, et à ce titre suivi par la DIGOS⁵⁷. Il poursuit en parallèle des études de Droit sans accumuler trop de retard. Son aura est perceptible auprès d'autres jeunes militants de l'Émilie-Romagne. Responsable d'*Azione Universitaria*, Oscar raconte son admiration sans bornes :

« c'est quelqu'un qui est vraiment très doué. Entre son âge et son professionnalisme politique, c'est disproportionné. [...] À dix-sept ans, il avait des capacités et des dons que peu de gens ont. C'est la personne qui m'a fait grandir comme militant. Je le considère comme un grand frère que je n'ai jamais eu, qui m'a pris par la main et m'a accompagné dans tout mon parcours politique. Mon histoire politique est modelée sur la sienne » (Bologne, 02.05.2002).

Auréolé de la résistance héroïque aux violences passées, Galeazzo a pu gérer le passage d'un parti violent à un parti plutôt conservateur en héritant par son père d'un capital politique important.

55. Né en 1903, Galeazzo Ciano, comte de Cortellazzo, est nommé ministre des Affaires Étrangères en 1936 par Mussolini. Opposé à la poursuite de la guerre en 1943, il vote la destitution du *Duce* le 25 juillet. Fait prisonnier par les Allemands, il est rendu à Mussolini (son beau-père) qui le fait fusiller le 11 janvier 1944.

56. Déjà évoquées précédemment dans cet article.

57. *Divisione Investigazioni Generali e Operazioni Speciali* : section de la police chargée de mener les enquêtes contre les activités terroristes, d'escorter les hommes politiques et de surveiller les manifestations.

Benito ou l'abandon mystique de la violence

Porteur d'un prénom encore plus fortement connoté que Galeazzo, voire générateur de stigmates, et issu lui aussi d'une famille de sympathisants du MSI, Benito ne réussit pas à entériner un tel changement de cap. Il lui semble en effet difficile de « rentrer dans le rang » d'un parti de gouvernement alors même que le coût à l'entrée a été très élevé, surtout dans la région de Forlì (dont est originaire Mussolini mais où le communisme municipal a dominé la vie politique presque tout au long du XX^e siècle). Il explique lors de l'entretien que « *les jeunes qui sont entrés à AN ici à Forlì ont tous un niveau au-dessus, ce sont des brebis galeuses. C'est moi qui te le dis parce que je m'appelle Benito et que tout petit je me faisais massacrer par mes compagnons parce qu'ils associaient mon nom à la figure de Mussolini* » (Forlì, 06.06.2002). L'importance du prénom signe dans son cas à la fois une marque infâmante et un avantage précieux dans un engagement à l'extrême droite ⁵⁸ :

« Mon prénom dit tout. [...] Je me suis habitué aux insultes à cause de mon nom, à l'école élémentaire on me traitait déjà de "fasciste" ou de Duce. Les enfants ne comprenaient pas ce que ça voulait dire, ils répétaient ce que disaient les parents. Petit à petit, je me suis habitué à cette rengaine. À l'usine ensuite, quand j'ai mis en place le syndicat on m'a dit : "tu es un fasciste". Eh bien, je m'appelle Benito qu'est-ce que tu veux ? J'en plaisante maintenant, je ne fais plus attention ».

Tous deux électeurs et militants du MSI, ses parents l'emmènent au parti pour les Épiphanies fascistes ou certaines réunions de section ; son père aurait été le bras droit d'un leader local du MSI. L'un de ses oncles a également été membre du syndicat du parti, le CISNAL (devenu depuis l'UGIL). Après une adolescence « agitée », des accès de violence incontrôlés, une passion pour les armes blanches (épées, couteaux), Benito a un accident très grave. Suite à deux pèlerinages mariaux à Fatima et à Lourdes où il déclare avoir vu la souffrance de gens qui remerciaient quand même Dieu, il renoue avec la religion, passe l'équivalent d'un baccalauréat en cours du soir puis s'inscrit à la faculté d'Histoire médiévale de Bologne et s'engage dans AN en 1998, à l'âge de 25 ans. Il est embauché comme ouvrier dans une usine de métallurgie à Marcegaglia. C'est parce que la direction du parti le contraint qu'il s'engage aussi dans l'organisation de jeunesse. En 2001, les dissensions internes atteignent un tel niveau qu'elles conduisent le responsable provincial à la quitter (pour rejoindre la *Lega Nord*, voir la trajectoire présentée ci-après). La direction du parti demande alors à Benito d'assurer la continuité de la structure en

58. Benito Mussolini avait reçu ce prénom espagnol (l'équivalent italien de Benedetto) de son père qui vouait une admiration pour le révolutionnaire mexicain Benito Pablo Juárez García, (1806-1872), premier président d'origine indienne du Mexique (1861-1863, puis 1867-1872).

attendant le prochain congrès et l'élection d'un nouveau responsable. Il monte en parallèle une association universitaire et permet à deux candidats du syndicat auquel il adhère (UGIL) d'être élus dans son usine. Il assurera cette mission intérimaire jusqu'en 2003 mais sans passion ni plaisir. Le ton sur lequel il explique sa mission en dit long sur ce point :

« Mon devoir consiste uniquement à construire la structure juvénile à Forlì et à attirer des jeunes puis à trouver un substitut pour AG, rien de plus. [...] On m'a demandé de m'inscrire au mouvement de jeunesse mais ça ne me plaisait pas beaucoup. Et puis il y a eu l'écroulement alors il fallait bien faire quelque chose. J'ai été entraîné de force dans le mouvement juvénile disons. Mais j'ai fait ma route tout seul, personne ne m'a jamais rien donné. Je suis mal vu à l'intérieur du parti par la plupart des dirigeants, ils ont peur de moi. Probablement parce que je ne suis pas disposé à leur cirer les bottes » (Forlì, 06.06.2002).

En parallèle, il développe un très grand intérêt pour les formes mystiques et combattantes du christianisme. Il se documente sur les ordres chevaliers catholiques nés au Moyen-âge. Outre fréquenter la paroisse et assister très régulièrement à la messe, il se rapproche d'un Ordre Templier hongrois, avec lequel il participe à des séminaires de formation dans des monastères et où il se fait « introniser ». Il s'éloigne peu à peu de l'organisation de jeunesse et du parti, alors que ces derniers connaissent un certain succès (recrutements de nouveaux militants, bons scores électoraux...). L'arrivée des nouveaux membres, qu'il considère moins idéologisés et plus intéressés, ainsi que les histoires interpersonnelles liées à sa « succession » finissent de le décourager et l'incitent à sortir du parti, et à investir dans un engagement de nature mystique aussi bien dans sa paroisse qu'auprès d'un Ordre moderne de Templiers.

L'exit négocié d'Alessandro

Alessandro naît dans une famille qu'il définit lui-même de fasciste. Dirigeant d'entreprise, son père est un ancien militant du MSI et a été le référent de Pino Rauti pour la province de Forlì-Cesena. Cadre supérieure, sa mère vote pour AN et ses grands-parents ont toujours voté MSI. Il est élu tous les ans représentant de sa classe au lycée (de 1990 à 1995) et bénéficie pour ce faire de l'aide de jeunes du *Fronte della Gioventù* qu'il connaissait grâce à son père. Début février 1994, il déclare s'offrir la carte du MSI et celle du FdG comme cadeau d'anniversaire pour ses 18 ans : il y entre donc avant le congrès de Fiuggi, ce qui constitue le gage d'un engagement fortement idéologique avant la transformation en un parti plus « modéré ». En mars 1994, il devient vice-secrétaire du FDG de Cesena puis secrétaire, ce qui le propulse au directif provincial du FDG et au directif municipal du parti. Aux élections municipales de 1995, il se présente sur une liste AN mais n'est pas élu. Il l'est

en revanche en octobre 1996 au poste de président provincial d'AG, ce qui le fait entrer de facto dans le secrétariat provincial d'AN et dans l'exécutif régional d'AG. Alessandro devient également le référent juvénile local de Maurizio Gasparri, leader du courant *Destra sociale*. En 1999, il est élu conseiller de sa circonscription (centre-ville de Cesena) puis chef du groupe AN. À ces mêmes élections, il arrive premier des non-élus au conseil municipal. Mais Alessandro fait partie de ceux qui ont du mal à gérer le passage de parti révolutionnaire à parti de gouvernement ainsi que les jeux politiques et intrusions exogènes qu'il entraîne. Il est déstabilisé par l'ébranlement des anciennes règles :

« Des gens qui n'avaient jamais fait de militance, qui entrent en conseil municipal seulement parce qu'ils ont l'appui de gros lobbies comme *Communion et Libération* ou l'*Opus Dei*. Des gens qui proviennent d'expériences politiques très lourdes dans d'autres partis, des dirigeants de haut niveau de la Démocratie Chrétienne, du CCD qui entrent dans AN uniquement pour un fauteuil qui leur rapporte » (Cesena, 07.06.2002).

Il entre alors en conflit ouvert avec la direction provinciale du parti et dénonce via la presse locale le « *népotisme des pantouflards* » (Cesena, 07.06.2002). Cette initiative lui vaut un renvoi devant une commission de discipline qui renonce toutefois à le sanctionner. Les membres de la direction locale du parti commencent à lui rendre son militantisme plus dur au sein de la section (opposition et réprobation systématiques). La situation devient très difficile à gérer et en 2000, il décide d'abandonner toutes ses responsabilités. Il passe alors à la *Lega Nord* où il négocie un poste de fonctionnaire permanent auprès du groupe au Conseil Régional d'Émilie-Romagne. Il déclare avoir trouvé dans la Ligue les vraies valeurs du militantisme : sacrifice de soi, humilité, sens du collectif. Alessandro considère demeurer loyal à ses idées politiques en passant dans un parti plus protestataire que gouvernemental. Derrière le transfuge idéologique et idéalisé d'Alessandro se cache donc une reconversion négociée. Toutefois, on ne saurait conclure hâtivement à un calcul stratégique sans conséquences en termes identitaires. Une difficulté réside dans l'image de renégat qu'il risque d'incarner aussi bien pour les lèghistes que pour ses anciens camarades de parti ainsi que dans l'impossible désocialisation de son premier groupe militant (souvenirs, amitiés, goût musicaux⁵⁹ dérivant directement de son expérience au sein d'AG).

59. Dans les années 1970 des chanteurs et des groupes se réclamant de la *Destra* et défendant dans leurs textes des thèmes comme l'identité nationale, la communauté, l'anticommunisme apparaissent sur la scène musicale ouest-européenne (Lilian Mathieu, « Une musique groupusculaire : le rock identitaire français », in Justine Balasinski et Lilian Mathieu (ed.), *Art et contestation*, Rennes, PUR, 2006, pp. 121-136). En Italie, les principaux sont Massimo Morsello, Janus, Amici del Vento, La Compagnia dell'Anello, 270 Bis dont le chanteur, Marcello De Angelis, est aussi le directeur de la revue *Area* du courant *Destra Sociale* d'AN.

Ainsi, socialisés et formés dans la glorification des héros du parti, blessés ou morts dans des rixes ou à la guerre, les jeunes militants sont amenés à admirer et justifier l'emploi de la violence. Contraints toutefois à modérer leurs répertoires, ces mêmes jeunes sont conduits à euphémiser cette violence militante en investissant dans des combats alternatifs ou dans des activités compensatoires. On s'est attaché ici à montrer que le processus d'institutionnalisation d'*Alleanza Nazionale* n'est pas sans entraîner des dissonances cognitives importantes sur les membres socialisés et politiquement formés dans une culture militante valorisant des modes d'action violents. Cet impact s'avère d'autant plus délicat à gérer sur le plan individuel pour ceux qui, en raison de leur position dans la hiérarchie socio-générationnelle et politique du parti et en dépit de carrières électorales précoces, ne peuvent compenser le changement de matrice identitaire. En effet, la recherche de respectabilité politique impulsée par le centre décisionnel produit au niveau des jeunes militants des stratégies inégalement maîtrisées de réduction des dissonances et d'adaptation (convertibilité, critiques voilées, exit) en fonction des ressources, internes et externes au parti, dont ils disposent.

Malgré les difficultés à reconstituer des carrières dès lors que l'on travaille sur des jeunes militants qui n'ont que quelques années d'engagement, il est possible d'esquisser les contours de différents types de parcours de désinstitutionnalisation de la violence militante ou de reconversion en situation de pacification des échanges politiques. Fortement corrélés au contexte historique d'entrée et de loyauté (qui conditionne en retour le coût à l'entrée et à l'*exit*), à l'âge des individus et à leur singulière évolution, aux fonctions obtenues, etc., les éléments qui pèsent sur les trajectoires d'engagement des jeunes d'AN dans un processus de désusage plutôt contraint de la violence physique sont nombreux et achevés. La sortie militante, en « marge » ou « ailleurs » et le transfert de violence vers l'intérieur du groupe ou des formes alternatives de combats ne sont pas gérés de la même manière par tous. Contraints à l'auto-contrôle⁶⁰, les jeunes militants d'AN sont tiraillés entre la stratégie de modération de leur leader Gianfranco Fini et la radicalisation de leurs alliés de la *Lega Nord* qu'ils contribuent, du moins idéologiquement, à alimenter en partie. La participation d'AN au gouvernement actuel et la décision de fusionner avec *Forza Italia* dans une seule et même organisation partisane (*Popolo della Libertà*) est susceptible, malgré des effets d'opportunité, de troubler davantage certains jeunes ou « moins jeunes » engagés de longue date dans le parti.

60. Elias N., *La civilisation des mœurs*, Paris, Pocket, 1989.

